

QUATRE MURS

UNE FENETRE

Galerie de la BPI
1er février - 10 avril 1995

Service de presse
Colette TIMSIT
Florence VERDEILLE
assistées de Mathias Gavarry
Tel : 44 78 44 49 / Fax : 44 78 12 15

Il y a seulement une fenêtre fermée et le monde entier au dehors,
Et un rêve de ce que l'on pourrait voir si la fenêtre s'ouvrait,
Et qui n'est jamais ce que l'on voit quand la fenêtre s'ouvre.
Fernando Pessoa

De ces quatre murs, on regarde par la fenêtre ; la réalité extérieure apparaît tel un tableau encadré par notre décor intime et quotidien. Le dehors et le dedans : deux mondes en harmonie ou en décalage.

L'on s'approche de la fenêtre, on oublie peu à peu son univers personnel, on est happé par les éléments extérieurs : l'air, la lumière, la ville... La fenêtre nous offre tous les possibles, tous les voyages, c'est l'appel du grand large.

Quelques pas de plus, la fenêtre se matérialise, s'épaissit, sa transparence se brouille. La réalité des êtres et des choses s'estompe ; leur présence devient énigmatique et fantomatique. On ne perçoit plus que des formes imprécises : lueurs et impressions de couleurs.

Un dernier pas, et la fenêtre prend toute la place. C'est elle qui est ligne et lumière, substance et sensation. Les réalités intérieures et extérieures disparaissent. Il n'y a plus de murs, juste une fenêtre.

Confrontation de photographies et de textes contemporains, **Quatre murs, une fenêtre** est une invitation à un voyage immobile, une interrogation sur notre perception du monde extérieur, un jeu de piste du regard. Le visiteur devant cette frontière que représente la fenêtre passera alternativement de la contemplation du dehors au franchissement de cette limite puis, concentrant son regard sur cette ligne, il y découvrira un singulier objet poétique.

Sophie Francfort
Commissaire de l'exposition

Détail de l'exposition

L'exposition « **Quatre murs, une fenêtre** » se présente comme une promenade, lente progression vers un ailleurs. Les quatre salles de la **Galerie de la BPI** forment une sorte de jeu de l'oie, dont le sort final reste une surprise. Voici cependant un aperçu de cette balade hors du commun :

La fenêtre s'ouvre comme une orange. (Guillaume Apollinaire / *Calligrammes*)

Le visiteur se trouve au départ entre 4 murs, dans un lieu clos, avec une ouverture possible, un appel vers le dehors.

Bernard Faucon imagine des pièces closes de glace ou de mottes de foin. C'est cette ouverture vers l'extérieur, sorte de fenêtre fictive, qui donne à l'espace sa dimension de pièce.

Luc Choquer introduit le visiteur dans l'intérieur feutré et très coloré d'une famille maghrébine. Un personnage nous dévisage, comme si on dévoilait son intimité. Une fenêtre ouverte montre un décor d'immeubles, certainement d'une banlieue quelconque. Contraste entre l'intérieur et l'extérieur, la fenêtre apparaît comme une limite séparant deux mondes opposés.

Chaque fenêtre défend son paysage. (Edmond Jabès / *Je bâtis ma demeure*)

Doucement le visiteur se rapproche de la fenêtre. Elle devient objet, cadre offrant un nouvel espace de vie et de découverte, comme un tableau figuratif ou même abstrait, un écran de télévision.

Man Ray et sa série de photos-montages montre un écran de télévision servant de décor à deux personnages de bois articulés.

Bernard Lemelle photographie un ciel mouvementé, dont les seules frontières sont des persiennes.

Jacques Vilet encadre un sous-bois d'automne dans un format « cinémascope », donnant au spectateur l'impression d'assister à une projection.

Comme si on changeait de décor – passant d'un vertige à l'autre d'un miroir à un commencement. (Lionel Ray / *Nuages, Nuit*)

Puis, au fur et à mesure, les murs commencent à disparaître. Les bords du cadre deviennent les bords de la photo. L'environnement du visiteur n'est plus une boîte, mais un espace ouvert, sans fonds, nouvelle mise en scène à découvrir.

Véritable « tableau », telle une oeuvre de de Staël, **Keiichi Tahara** photographie des toits de Paris, qui à travers la buée de la vitre deviennent des formes planes et abstraites.

Jacques Vilet démultiplie un paysage en le photographiant à travers les petits carreaux d'une fenêtre.

Au delà des toiles d'araignées collées à une vitre, on distingue un corps nu, forme mouvante et énigmatique figée par **Wyn Bullock**.

N'es-tu pas notre géométrie fenêtre, très simple forme qui sans effort circonscris notre vie énorme. (Rainer Maria Rilke / *Oeuvres*)

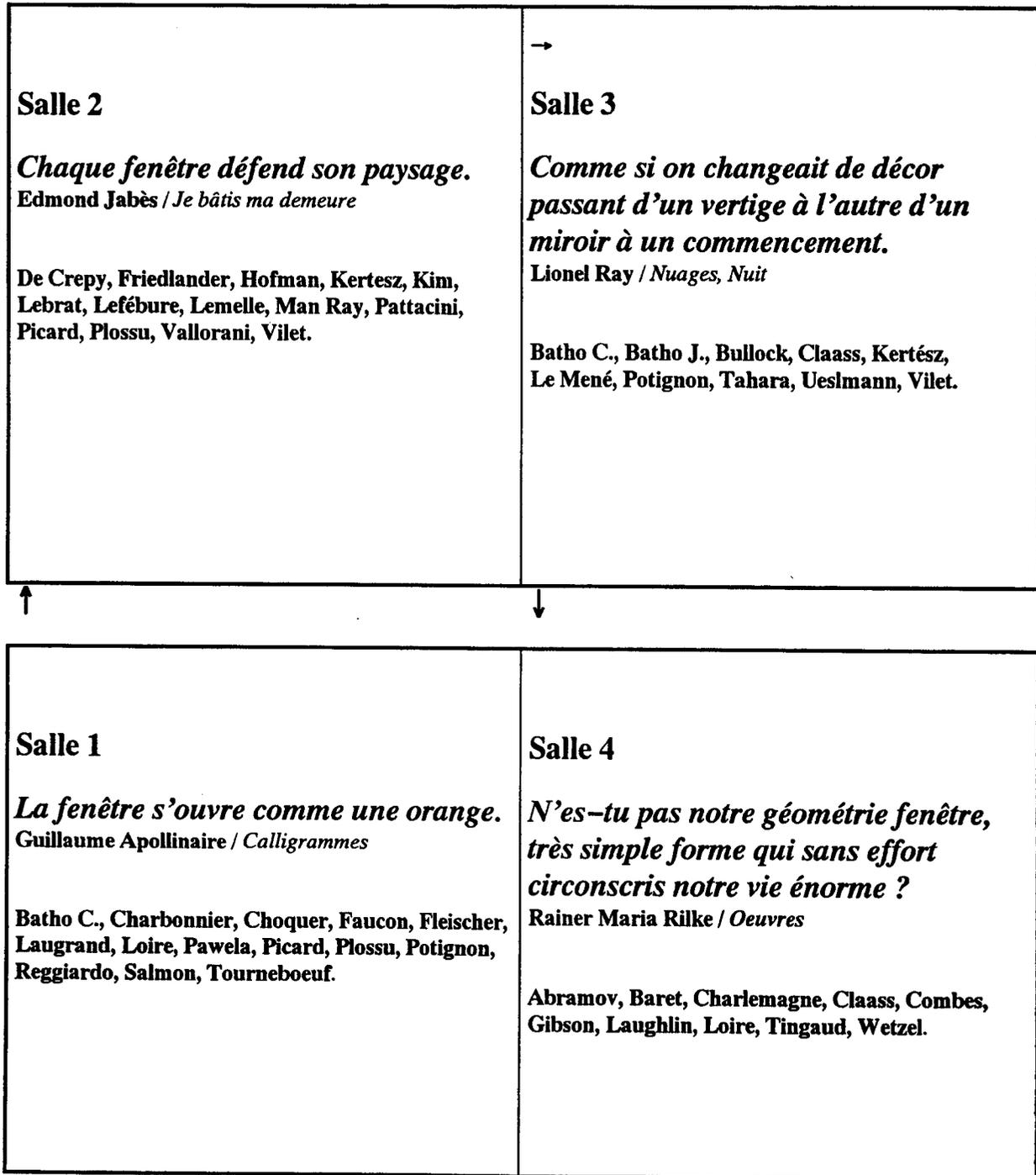
Enfin, il ne reste plus que la trame de l'espace-fenêtre, son squelette, sa silhouette, mis au regard de tous.

Composition symétrique avec une photo de lamelles de stores signée **Ralph Gibson**.

Des cadres suspendus dans le vide par des fils se croisent et se balancent comme des trapézistes au-dessus de la piste. Mise en photographie surréaliste de **Didier Loire**.

Enfin, l'abstraction totale avec **François Combes** laisse pleine liberté au visiteur de continuer le voyage.

P lan de l'exposition



↑
Entrée

Freed

↓
Sortie

Les photographes

ABRAMOV Andrej

BARET Michel

BATHO Claude

BATHO John

BULLOCK Wyn

CHARBONNIER Jean-Philippe

CHARLEMAGNE Sophie

CHOQUER Luc

CLAASS Arnaud

COMBES François

DE CREPY Armelle

FAUCON Bernard

FLEISCHER Alain

FREED Leonard

FRIEDLANDER Lee

GIBSON Ralph

HOFMAN Genevieve

KERTESZ André

KIM Mi-Hyun

LAUGHLIN Clarence John

LAUGRAND Philippe

LEBRAT Christian

LEFEBURE Thierry

LEMELLE Bernard

LE MENE Marc

LOIRE Didier

MAN RAY

PATTACINI Jean-Claude

PAWELA Krzysztof

PICARD Fabrice

PLOSSU Bernard

POTIGNON Alain

REGGIARDO Silvana

SALMON Jacqueline

TAHARA Keiichi

TINGAUD Jean-Marc

TOURNEBOEUF Patrick

UELSMANN Jerry

VALLORANI Jean-Pierre

VILET Jacques

WETZEL Jean-Claude

L es auteurs

Pierre **ALBERT-BIROT**

Guillaume **APOLLINAIRE**

Daniel **BOULANGER**

André **BRETON**

Roland **BUSSELEN**

Andrée **CHEDID**

Robert **DESNOS**

Paul **ELUARD**

GUILLEVIC

Edmond **JABES**

Roberto **JUARROZ**

Jean-Pierre **LEMAIRE**

Henri **MICHAUX**

NORGE

Octavio **PAZ**

Ricardo **PASEYRO**

Fernando **PESSOA**

Francis **PONGE**

Lionel **RAY**

Rainer Maria **RILKE**

Richard **ROGNET**

Jacques **ROUBAUD**

Paul de **ROUX**

Philippe **SOUPAULT**

Jean **TARDIEU**

Les publications

Petit Journal de l'exposition

Présentant tous les textes de l'exposition et une partie des photos, le petit journal retrace le parcours de l'exposition, chacune des quatre salles étant représentée sur une double page.

Illustré par des textes de Philippe Arbaizar et Max-Henri de Larminat, il se veut une trace écrite de ce voyage photographique.

Edition BPI, 21x29,7cm, 16 pages, 15 Frs.

Quatre murs, une fenêtre dans la collection Révélateur

Sur le thème de la fenêtre symbolisée par la télévision et sur le format propre à cette collection (éditée par l'Atelier des enfants du Centre Georges Pompidou, sous la direction de Nadine Combet), ce port-folio, réalisé par Max-Henri de Larminat, reproduit 19 photographies de 16 photographes dont 5 faisant partie de l'exposition de la BPI :

« Fenêtre sur cour » de **A. Fleischer**

« Galaxe Virginia » de **A. Friedlander**

« La télévision » de **Man Ray** (série de 4 photos)

« La télévision fermée » de **B. Plossu**

« Chez Carmen » de **S. Reggiardo**

Des textes accompagnent les photos : Lao-Tseu, Jean Cocteau, André Breton, René Char, Jorge Luis Borges, Platon...

Editions du Centre Pompidou, 4 photos couleur, 15 photos bichromie noir et blanc, 150 Frs.

Service de presse : Danièle Alers (44 78 41 27)

PHOTOS DE PRESSE DISPONIBLES

Bernard FAUCON
La chambre de paille
1987
Diapositive couleur

Bernard LEMELLE
Normandie
1975
Tirage noir et blanc

Marc LE MENE
Sans titre
1987
Tirage noir et blanc

Jacques VILET
Sans titre
1994
Tirage noir et blanc

QUATRE MURS, UNE FENÊTRE¹

Parce qu'il procède d'une mise à distance du monde, parce que cette mise à distance induit une projection du regard vers son objet, l'acte photographique est toujours l'occasion d'un déplacement. Ce dernier s'offre de fait comme la manifestation d'un désir pluriel : d'être tout à la fois celui qui voit et ce qu'il a devant les yeux (le photographe en même temps que sa photo), de prendre part au fragment de réalité dont rend compte le cliché. En ce sens, la photographie de fenêtre serait visible comme une photographie dédoublée, deux fois soumise à ses modalités d'élaboration, à l'observation de surface, aux limites du cadre, à l'unicité du point de vue, exprimant deux fois en une l'irréductible envie d'être « de l'autre côté ».

Une page blanche

Beaucoup de choses passent et se passent par la fenêtre. Et de la lumière en premier, du blanc, de quoi distinguer, condition nécessaire mais suffisante du regard comme de la photo. De la lumière que montants et traverses de la fenêtre semblent découper. De la lumière devenue page blanche, télévision, sorte d'écran sur lequel défilèrent les images du monde que saisira le photographe : paysages et silhouettes, formes et matières, décor urbain chez Charbonnier, Choquer, Pattacini, l'immeuble d'en face pour Potignon, la forêt voisine pour Vilet, rue, campagne, océan, horizons vers où tourner la tête. Mais de la lumière dans laquelle le photographe aurait pris le réel, modelé son sujet et changé le monde, histoire peut-être – et comme le suggère au mauvais vitrier Baudelaire – d'inventer « des vitres qui fassent voir la vie en beau »².

Une frontière

L'existence d'un « au-delà du mur », désigné par ce qu'en montre la photo mais aussi parce qu'elle en dissimule à peu près tout, trahit la présence d'une limite et pose la fenêtre comme frontière. Ce faisant, elle implique une division de l'espace photographié : un

¹ Article paru dans « Le Magazine » n°85, 15 janvier–15 mars 1995.

² Charles Baudelaire, « Le mauvais vitrier », *Le Spleen de Paris*, IX.

« dedans » que la fenêtre éclairerait, où serait supposé le point de vue, mais qui s'effacerait au profit d'un « dehors » inaccessible et désirable, absent une fois pour toutes et comme tenu à distance. Les chambres de Faucon, la grille de Laugrand ou le ciel nuageux de Lemelle se nourrissent de cette évidence : pas de dedans sans dehors. Et le cliché de fenêtre redouble cette division en distinguant la limite abstraite qui sépare le réel et sa représentation d'une limite matérielle séparant l'in- et l'ex-térieur.

Toute fenêtre invite à passer par elle. L'objet du désir – par nature, forcément – se trouve toujours précisément là où l'on ne peut pas être. En même temps qu'elle donne à voir, la fenêtre souligne l'absence de ce qu'elle ne montre pas, retient du visible, et détermine un cadre au regard de la même façon que la photographie suppose rectangulaire la vision de l'observateur. Assignant à ce dernier une et une seule situation dans l'espace, le cliché se donne comme l'enregistrement d'un instant de petit morceau de monde, transposition de ce que Delacroix proposait aux peintres : de « circonscrire l'idée, pour que l'esprit du spectateur ne flotte pas sur un tout nécessairement découpé; sans cela, il n'y aurait pas d'art »³.

La fenêtre fait donc obstacle au regard autant qu'elle le suscite. Comme cadre d'abord. Comme surface ensuite, la vitre jouant alternativement de son invisibilité et de sa présence, tantôt de sa transparence et tantôt de son opacité. Ainsi les photos de fenêtres embuées de Keiichi Tahara ou la vitre polie à travers laquelle Kertész photographie la silhouette d'un homme regardant la mer. Après avoir conduit le regard à fixer l'image qu'elle encadrerait, la fenêtre se dévoile en tant qu'artifice, comme un modificateur par lequel le monde passerait avant de finalement s'offrir, altéré, au regard.

Un objet

Sitôt trahie, la présence de la vitre porte la fenêtre à devenir elle-même objet de la photo : objet singulier, polymorphe, que l'on pourra ouvrir ou fermer ou fermer pour partie, qui sera grand, petit, à grillage, à croisillons, subdivisé en quatre, six ou dix carreaux, qui sera humide ou sec, brisé, à peine identifiable parfois, plus haut que large ou inversement, selon. Du simple point de vue qu'elle était, la fenêtre devient alors visée du photographe : d'un outil de représentation, l'objet qu'il s'agit de représenter. Sans que le passage qu'elle suggérerait soit oublié pour autant. Sans rien enlever du secret espoir que nourrissait l'observateur d'un jour

³Eugène Delacroix, *Journal*.

peut-être passer outre, à la façon de cet homme qui, dans un cliché de *Le Mené*, traverse une porte vitrée.

Car de l'autre côté de cette fenêtre devenue matière, densité, l'objet du désir est demeuré. Intact. A peine moins visible maintenant que la vitre (ou – mieux que la vitre – les rideaux, les volets, les stores tels que les photographie Gibson) l'estompe et que le regard ne suffit plus à l'atteindre. Le déplacement s'opère de plus belle. Caché, « l'autre côté » n'en est que plus précieux et, l'imagination palliant les sens, l'observateur confronté à l'opacité d'une fenêtre est rapidement happé par ce qu'il y a derrière : par un monde fictif, révé, recréé du fait même de son absence. Baudelaire, encore, n'écrivit-il pas que « celui qui regarde au dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant que celui qui regarde une fenêtre fermée »⁴.

Or, la fenêtre s'est refermée. Il est à présent difficile (il n'y a plus de lumière, plus rien pour le dire !) de savoir où l'on est, ce que signifie cette figure géométrique pourtant familière : forme abstraite, carré blanc, écran monochrome d'un téléviseur éteint. Aurait-on réussi ? Serait-on « là bas », « derrière », enfin ? Qu'importe. De quelque côté que soit l'observateur, la photographie de fenêtre produit en lui le sentiment diffus d'être du mauvais. Sentiment de ne pas savoir ce qui se passe, ou pas bien, pas assez, de manquer quelque chose. Sentiment grandissant, devenant bientôt certitude, invitant le visiteur à refaire – mais en sens inverse – le voyage.

Mathias Gavarry

⁴ Charles Baudelaire, « Les fenêtres », *Le Spleen de Paris*, XXXV.